Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 37

Artikel: Complainte du vigneron
Autor: Chatelan-Roulet, Louise
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-221273

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

la sculpture, le modelage, la frappe, le chocolat, le bronze, la réclame, les fleurs, la verdure, les couronnes, les allocutions, les discours, tout! Rien ne fut de trop, car ce fut mérité. Evidement qu'un peu plus d'affection pendant sa vie eut mieux valu.

On ne peut entrer en contact sincère avec les enfants de nos écoles sans être plus ou moins inspiré de l'esprit de Pestalozzi, et en ressentir la valeur présente. Ses principes dominent encore notre époque. Ils sont restés d'une réalité admirable et déconcertante. Déconcertante, parce qu'ils n'ont pas changé. Admirables, parce qu'on n'a rien trouvé de mieux! Voilà pourquoi il existe une telle unanimité dans ce culte du souvenir voué à Pestalozzi. Car cette manifestation ne s'est pas bornée à notre pays seulement. J'ai constaté d'une façon qui m'a vivement impressionné qu'une partie de l'Europe s'est associée à cet hommage au grand éducateur des petits.

Astreint à des veilles prolongées, j'ai comme fidèle compagnon de travail un haut-parleur relié à une station de T. S. F. Le soir du 16 février 1927, je cherche un poste étranger que j'ai le plaisir d'entendre. Un personnage parle. J'écoute. Je ne comprends rien de son discours, les langues tchèque ou hongroise m'étant à regret inconnues. Mais ce que j'ai très bien saisi, c'est le nom de Pestalozzi revenant fréquemment dans cette causerie. C'était de toute évidence une conférence en son honneur. Je passe à des postes allemands. Plusieurs parlaient de lui. Je vais aux postes italiens; ils évoquaient avec une conviction et une chaleur bien méridionale la vie et l'œuvre de Pestalozzi.

Le poste qui m'a le plus interloqué est Radio-Catalogna, à Barcelone. C'était aux environs de minuit et demi. Un orateur espagnol parlait avec volubilité cette langue grasseyante que l'on ne peut confondre avec l'italien. Pendant un quart d'heure, je l'ai écouté. Le mot de Pestalozzi a frappé mes oreilles à plusieurs reprises. Ce nom sonore jaillissant dans la nuit des confins de l'Espagne m'a fortement touché. Il a fallu que son influence humanitaire fût bien extraordinaire et puissante pour qu'elle franchisse les limites de notre pays et soit ainsi glorifiée de tous les peuples avancés de l'Europe.

Dans la soirée déjà, une émotion semblable m'avait étreint. Je devais remettre à un jeune élève de nos classes, victime d'un accident et privé d'assister à notre cérémonie du 17 février, à l'école, la médaille de Pestalozzi. Après quelques paroles de circonstance, alors que j'épinglais sur sa chemise de nuit la jolie plaquette de bronze, de grosses larmes roulent de ses joues sur ma main. Il pleurait! Pourquoi? Parce qu'il ne pouvait joindre sa voix à celle de ses camarades pour l'hymne à Pestalozzi. Il voulait chanter ce bon génie de l'enfant. Son instinct lui disait mieux que des paroles combien cet homme avait aimé les petits par dessus tout et il voulait l'exalter. Ne le pouvant, l'enfant pleurait. J'étais bien près d'en faire autant!

Discours des grands! Pleurs des petits! En cette soirée du 16 février 1927, j'ai entendu les uns, j'ai vu les autres! Tous ces hommages montaient vers ce bienfaiteur des humbles. Je n'oublierai jamais le chagrin de l'enfant empêché de glorifier Pestalozzi par son chant.

(Journal d'Yverdon.) *Frs. Thibaud.*

ENIVREMENT?

Je ne sais si Guy de Maupassant, l'écrivain français bien connu, a jamais parcouru nos vignobles et goûté à nos raisins vermeils. J'en doute fort, car en lisant récemment une nouvelle intitulée « Tombouctou » qu'il écrivit dans son bon temps, j'en suis venu à me demander si, en sa brève et tragique existence, il lui était arrivé de manger du raisin même en son propre pays. Pour un homme de sa trempe, l'impossible est certes possible et je ne tiendrais pas pour absolument exclu le fait que, de sa vie, il n'eût jamais savouré un raisin doré, vu qu'avec une imagination comme la sienne, toujours en rupture de ban, il était bien capable de suppléer à la réalité par les rêves de son cerveau constamment sous pression. Quoi qu'il en soit, dans le récit que j'ai cité, Guy de Maupassant raconte de sa plume alerte et captivante comment, dans la bonne ville de Béziers bloquée par les Allemands en automne 1870, un officier français avait sous ses ordres un Africain surnommé Tombouctou qui disparaissait des jours entiers, avec des camarades noirs comme lui, pour réapparaître ivres à tomber. Ces compères devaient donc, semble-t-il, trouver de quoi s'enivrer quelque part dans les environs. En lisant cela, je ressentis un frisson dans le dos, parce que je me figurais que ces malheureux, pour étancher une soif équatoriale, trahissaient la France, leur patrie d'adoption, en se rendant, la nuit venue, aux lignes des Allemands rapporter à ceux-ci les vicissitudes que traversaient la ville et sa garnison. Je n'arrivais pas à m'expliquer autrement le fait que ces zouaves sans argent parvenaient, en un temps de parfaite disette, à se procurer de l'alcool à discrétion en pleine campagne, à proximité de l'ennemi. Et cependant, j'avais compté sans Guy de Maupassant qui ne voulut pas que l'âme d'un Africain put se noircir au contact d'un des plus grands crimes qu'un homme ait jamais commis. Effectivement, je dus reconnaître que je m'étais trompé du tout au tout, car voici de quelle manière cette histoire finit par s'éclaircir. Ces griseries répétées, revues et augmentées, éveillèrent un certain jour l'attention de l'officier français, chef du peloton auquel appartenait Tombouctou, et par un soir noir comme de l'encre, cet officier fit suivre son subordonné hors des murs de la ville. Vers l'aube, on trouva Tombouctou avec ses acolytes, couchés paisiblement dans une vigne isolée, sous des ceps aux grappes rebondissantes. Guy de Maupassant raconte le retour du nègre en ces termes: « Il était gris comme je n'ai jamais vu un homme être gris. On le rapporta sur deux échalas, il ne cessa de rire tout le long de la route en gesticulant des bras et des jambes.

« C'était là tout le mystère. Mes gaillards buvaient au raisin lui-même. Puis, lorsqu'ils étaient saouls à ne plus bouger, ils dormaient sur place.»

J'ai dû lire et relire ce passage avant d'en saisir tout le sens et pourtant cela est dit clairement et aucun doute n'est possible. Le grand, le gros Tombouctou et ses compagnons de bamboche ne s'étaient pas seulement gorgés de raisins, mais ces raisins doux et innocents les avaient bel et bien alcoolisés de fond en comble, à tel point qu'ils en avaient les sens complètement hébétés!

Cette solution, je l'avoue, fut pour moi aussi imprévue qu'extraordinaire et, n'osant mettre en cause la compétence de Guy de Maupassant, une autorité reconnue du moins dans les lettres, il m'est resté dès lors, malgré tout, un doute à l'esprit. J'ai fait des calculs fastidieux dans le but de vérifier l'exactitude des assertions de notre écrivain. J'ai recherché notamment en quel temps minimum la chaleur du corps humain pouvait bien amener, sous les diverses latitudes, la fermentation du raisin dans le ventre et quelles étaient les propriétés nocives, de même que le degré, de l'alcool ainsi fabriqué. J'ai interpellé des chimistes qui, interloqués, m'ont regardé du coin de l'œil en secouant la tête. Pour en finir, j'ai résolu de confier mes doutes et mes craintes au *Conteur*, certain que les vendangeuses accortes qui, en notre beau canton de Vaud, se donneront la peine de lire ce qui précède, veilleront au grain cet automne, à moins qu'aimant la gaîté, l'exubérance, elles ne mettent, durant les vendanges prochaines, sur le compte de la fermentation extra-rapide du raisin, soit les « siclées » qu'elles feront fuser à travers les airs comme des projectiles d'attaque ou de défense, soit les chansons malicieuses qu'elles débiteront, avec l'entrain des grands jours, aux ceps épuisés pour les consoler du rapt de cette parure de perles nacrées à laquelle, ces pauvres plantes, ont travaillé jour et nuit, pour le roi de Prusse, pendant toute une saison.

Aimé Schabzigre.

COMPLAINTE DU VIGNERON

A M. Frederi de la « Revue ».

En ces temps difficiles,
Plaignez le vigneron,
Qui fait besogne utile
Et n'a jamais le rond!
Se reposant à peine
Et la sueur au front,
Dès l'aube au soir, il peine,
En brave tâcheron!

La rebuse ou la grêle,
Les vers, les papillons,
Tour à tour le flagelle
Ou lui font rebellion!
A son poste, fidèle,
Par bon ou mauvais temps,
Il prodigue à sa belle
Les mêmes soins constants!

Mais si, par aventure,
Récolte vient à bien,
Avec désinvolture
On dit: Ça ne vaut rien!
Ses vins, on les débine,
Achetant l'« étranger »,
Par esprit de rapine,
Pour le faire enrager!

Vraiment, peut-il se taire,
Le pauvre vigneron,
Quand on blâme sa terre
Et qu'on lui fait affront?
On parle de « mévente »,
Alors que, tous les ans,
Cent liqueurs qu'on invente
Ont de plats courtisans!...

Que faudra-t-il qu'on fasse
Des La Côte et Lavaux,
Si le « français » remplace
Le vin de nos coteaux?
Les vignes en terrasses
Du beau canton de Vaud
Devraient céder la place
A de produits nouveaux?...

Je le dis sans mystère:
Par nous, les vignerons,
Jamais pommes de terre
Ne s'y implanteront!
Que le vin de nos pères
Soit mis à l'abandon,
N'y comptez pas, mes frères,
Car il est bel et bon!

Louise Chatelan-Roulet.

La Patrie Suisse. — Le dernier numéro de la **Patrie Suisse** (31 août, No 903) s'ouvre par un excellent portrait d'Antoine Contat, vice-chancelier français de la Confédération suisse, récemment décédé. Il nous apporte la figure d'un autre disparu, J.-J. Freiburghaus, puis celui de M. Georges Chevallaz, le nouveau directeur des Ecoles normales du canton de Vaud. Il nous initie à l'utilisation des peaux de reptiles, pour la chaussure, la toilette, la ganterie, la maroquinerie et nous montre les jolis effets que l'on peut en obtenir Il nous conduit aux marchés et aux concours hippiques des Franches-Montagnes. Il nous donne d'excellentes reproductions des tableaux valaisans d'Ernest Biéler, « Procession de la Fête-Dieu à Savièse »,, « Femme d'Evolène », des vues de Barcelone, illustrant l'article d'un éminent Esculape vaudois. **E. T.**

LA FEMME VAUDOISE DANS SON JARDIN

(Extrait d'une « Lettre vaudoise », de M. H. Laeser, journaliste.)

Et les fleurs s'en vont. Adieu, la riche éclosion du début de l'été. Mais notre nature n'est point revêche. Si la flore de nos prairies vaudoises a disparu sous les dents de la machine ou le fil de la faux, si les esparcettes amarantes, les scabieuses lilas, les reines marguerites or et argent ou les luzernes bleu de roi nous ont dit un long au revoir jusqu'à l'an prochain, il nous reste la chicorée sauvage, vraie pervenche de l'arrière-été qui égaie le bord de nos chemins. Les trèfles incarnat, blancs ou roses nous réservent d'ultimes floraisons, et l'épilobe lance ses grappes carmin et violacées. Accueillons ces biens tardifs avec reconnaissance: